

ENCOMBREMENT SUR
LES PENTES DE L'HIMALAYA

Et vint le temps des mangeurs de cimes

Voilà près de deux siècles que les sommets himalayens, à commencer par l'Everest, attirent des alpinistes du monde entier. La forme et l'esprit des expéditions varient en fonction des époques et de leurs idéologies dominantes : soit de conquête au XIX^e siècle, nationalisme autour des deux guerres mondiales... Aujourd'hui, l'obsession de la performance tend à faire de ces montagnes de simples supports narcissiques pour des touristes peu entraînés, qui paient parfois de leur vie leur légèreté.

PAR FRANÇOIS CARREL *

MONTAGNE mythique, point culminant du globe... L'Everest se dresse à 8 848 mètres d'altitude, à la frontière du Népal et de la Chine, dans la chaîne de l'Himalaya. En 2007, le guide Ludovic Challéat l'escalade par son versant tibétain. « *Trop souvent, racontera-t-il par la suite, l'Everest n'est plus considéré comme une sorte d'aboutissement faisant suite à une longue expérience en haute altitude, mais comme un produit que l'on consomme. Des centaines de sherpas (1) arpentent quasi continuellement la montagne pour porter tentes, bouteilles d'oxygène, gaz, réchauds, nourriture, duvets... Hormis chez quelques personnes, l'oxygène est utilisé de manière systématique à partir de 7 700 mètres. Le taux de réussite est relativement élevé et les accidents rares pour un sommet d'une telle altitude.* » Au cours du printemps 2007, 630 personnes l'ont atteint. C'est autant qu'en quarante années – de la première ascension britannique de 1953 jusqu'à 1993...

Du Pakistan à l'Inde, en passant par le Tibet chinois et, bien sûr, le Népal, les montagnes de l'Himalaya n'ont jamais

attiré autant de monde. Pourtant, jusqu'à la fin des années 1960, les quatorze sommets de plus de 8 000 mètres – « les quatorze 8 000 », selon l'expression consacrée – n'excitaient la convoitise que d'une élite d'alpinistes ; aventures et rivalités sportives s'exacerbaient alors sous l'effet de considérations nationalistes.

Depuis le début des années 1990, la fréquentation explose. Les motivations sont désormais individuelles pour l'immense majorité des candidats à l'ascension, lesquels apparaissent de moins en moins expérimentés, quand ils ne sont pas débutants. Les troubles géopolitiques de l'« arc de crise himalayen » (guerre civile au Népal, rébellion tibétaine, conflit indo-pakistanaï, violence islamiste au Pakistan...) n'affectent pas la tendance : les « himalayistes » ont toujours su contourner les zones instables ou interdites. Le développement d'un business du tourisme sportif de haute altitude (agences occidentales et locales organisant des expéditions ; infrastructures touristiques nationales, chinoises, népalaises ou pakistanaises) a même favorisé la banalisation progressive des « 8 000 ».

Du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale, « travaillés par

une philosophie de l'exploration et de la conquête, dans une période expansionniste et colonialiste (2) », une poignée d'alpinistes, le plus souvent britanniques comme Albert Mummery, mais aussi italiens comme le duc des Abruzzes, parcourent, en compagnie de scientifiques, ces territoires mal connus, aux confins de l'empire des Indes, de la Chine et de la Russie. Les grands sommets sont baptisés (ou rebaptisés) de noms anglais. Aux buts sportifs (tentatives d'ascension de l'Everest, du K2 ou du Nanga Parbat) et scientifiques s'ajoutent des intérêts stratégiques et commerciaux, principalement ceux de l'Empire britannique.

Vient ensuite la « grande épopée » de l'entre-deux-guerres : des sommets de 7 000 mètres sont conquis. L'assaut des « 8 000 » est tenté avec acharnement, parfois au prix de tragédies. A cette époque, on dénombre quelques dizaines d'Occidentaux, chaque année, en Himalaya. Les Britanniques concentrent leurs efforts sur l'Everest, organisant des expéditions dirigées par des militaires en 1921, 1922, 1924, puis en 1933, 1935, 1936 et 1938. L'Empire tente, sur cette cime symbolique, de réaffirmer sa suprématie militaire et économique mise à mal durant la guerre, mais aussi sa réputation alpine.

En effet, Austro-Allemands et Italiens rivalisent de détermination dans les Alpes, terrain d'excellence des Anglais au XIX^e siècle, inventant de nouvelles techniques et faisant tomber les « derniers problèmes » – Dolomites, faces nord du Cervin, des Grandes Jorasses, de l'Eiger... – dans une ambiance de plus en plus nationaliste, amplifiée par l'avènement des régimes fasciste et nazi. « *Le Duce et le Führer distribuent médailles et récompenses, des grimpeurs sont décrits comme exprimant les qualités de la nation et de son peuple* », rappelle le sociologue Michel Raspaud (3).

* Journaliste.

Patriotisme et amphétamines

LA COMPÉTITION patriotique se déplace vers les « 8 000 ». Les Allemands tentent le Kangchenjunga en 1929 et 1931, avant de se tourner vers le Nanga Parbat, au Pakistan, en 1932, puis en 1934 et 1937, avec le plein appui du Reich. Le Nanga Parbat (8 125 mètres) devient « l'objectif officiel assigné à la jeunesse, espoir d'une nation », écrit Maurice Herzog (4), le *Schicksalsberg* (« montagne du destin »). Les Britanniques s'inquiètent : « L'ascension de l'Everest (...) intéresse la Nation et l'Empire. La situation actuelle est claire : nous commençons à avoir l'air très ridicules. Les Allemands et les Américains ont déjà voulu s'attaquer à l'Everest. A moins que nous ne fassions mieux à l'avenir, il nous sera difficile de justifier notre exclusivité sur le mont Everest », s'insurge le *Morning Post* du 17 octobre 1936, deux mois après les Jeux olympiques de Berlin...

Tétanisés par le drame du dirigeable *Italia* au pôle Nord en 1928 (5), les Italiens restent focalisés sur les Alpes. Les Français, eux, n'échappent pas à l'esprit du temps, comme en témoigne la devise d'alors du Club alpin français : « Pour la Patrie, par la montagne ». Ils organisent en 1936 une expédition monumentale sur un « 8 000 » encore vierge, le Hidden Peak (ou Gasherbrum I). Les Américains s'engagent pour leur part sur le K2, en 1938 et 1939.

Après la seconde guerre mondiale s'ouvre l'« âge d'or héroïque », qui voit les quatorze « 8 000 » conquis entre 1950 et 1964 par des expéditions dont aucune n'échappe à un tropisme fortement patriotique, et bien peu à une organisation et à une discipline militaires. On passe alors à une ou deux centaines d'himalayistes chaque année, tous massifs confondus. En quête d'honneurs, après les années sombres, les Français ouvrent le bal en 1950, sur l'Annapurna, suivis en 1953 des Britanniques et des Allemands, alliés aux Autrichiens, qui viennent chacun à bout de leurs obsessions respectives, l'Everest et le Nanga Parbat. Chaque réussite occasionne des flambées de fierté nationale, comme au Royaume-Uni en 1953 ou en Italie en 1954, après la « victoire » sur le K2. Les industriels collaborent étroitement à chaque tentative, et « les expéditions deviennent une vitrine pour vanter le degré de technologie développé par les nations (6) ».

Vu les enjeux, l'époque n'est pas à l'économie des moyens : importantes équipes de grimpeurs, bonbonnes d'oxygène, kilomètres de cordes fixes, pléthore de porteurs d'altitude, sans oublier le recours aux amphétamines, avéré pour les Français à l'Annapurna, les Austro-Allemands au Nanga Parbat et les Italiens au K2. Chaque pays veut son premier « 8 000 ». Presque tous y parviennent, dans une région dont la géopolitique est profondément modifiée depuis 1949 : l'Inde et le Pakistan ont été créés, le Népal s'ouvre aux étrangers alors que le Tibet est intégré à la Chine, qui en ferme les frontières.

L'Inde, le Japon et la Chine entrent à leur tour dans la course aux « 8 000 ». Les Japonais s'adjugent le Manaslu ; les Chinois, en interdisant tout accès au versant nord de l'Everest, lieu des tentatives britanniques de l'entre-deux-guerres, s'en attribuent la première ascension en 1960 grâce à une expédition alignant des centaines de grimpeurs...

D'autres tentatives du même ordre sont organisées, notamment par les Indiens et par les Américains, sur l'Everest, avec chacune plus de soixante grimpeurs. Cette période se clôt avec la première du Xixabangma par les Chinois en 1964, et l'arrêt des expéditions à partir de 1966, jusqu'à la fin de la décennie : les tensions avec la Chine sont telles que Népal, Pakistan et Inde interdisent aux étrangers les zones frontalières, et donc les sommets.

Qualifiée de « transition » par la journaliste américaine de Katmandou Elizabeth Hawley (7), une nouvelle période couvre les années 1970 et 1980. La fréquentation franchit encore un seuil : de 300 à 600 himalayistes sont présents chaque année dans tous les massifs. Les frontières du possible explosent, en particulier grâce à l'Italien Reinhold Messner. En 1975, il ouvre, avec l'Autrichien Peter Habeler, une nouvelle voie au Gasherbrum I, au cours d'une ascension de quatre jours, sans bouteilles d'oxygène ni cordes fixes, sans sherpas, avec une seule tente au fond du sac. Une montagne, une cordée autonome, légère et rapide, comme dans les Alpes : ce style dit « alpin » devient dès lors le nouveau standard de la performance en Himalaya.

Des expéditions utilisant la technique du siège militaire sont encore organisées,

pour des « premières » nationales, sur l'Everest (Japon en 1970, Yougoslavie en 1979, Canada et URSS en 1982) ou au K2 (France en 1978), mais on peut alors penser que cette technique va disparaître. En 1978, Messner enfonce le clou en ouvrant, en style alpin et en solo, une nouvelle voie au Nanga Parbat, juste après avoir réalisé avec Habeler l'exploit de la première ascension de l'Everest sans bouteilles d'oxygène. Alliant éthique et économie de moyens, le style alpin commence à être porté au rang d'art majeur par les grimpeurs de haut niveau, toutes nationalités confondues. Messner sera enfin le premier à gravir tous les « 8 000 », sans jamais utiliser d'oxygène, entre 1970 et 1986 : le « challenge des quatorze 8 000 » est né, alors que les premières expéditions commerciales voient le jour dans les années 1980.

Cet « himalayisme » d'un nouveau type explose à partir de 1990, avec la création de plusieurs agences de guides, principalement anglo-saxonnes, spécialisées dans l'ascension de l'Everest et du Cho Oyu, mais aussi du beau sommet népalais de l'Ama Dablam (6 856 m). Entre 1 000 et 3 000 himalayistes affluent désormais chaque année dans la zone. Cette croissance s'accélère ces dernières années, gagnant la majorité des « 8 000 ». On y verra l'effet du cinquantenaire très médiatisé des premières ascensions de ces sommets, mais surtout la conséquence de la concurrence touristique à laquelle se livrent autorités chinoises, népalaises et pakistanaises : réduction du coût des permis d'ascension, développement des infrastructures (on atteint aujourd'hui par la route le camp de base chinois de l'Everest ; son équivalent népalais est desservi

par hélicoptère).

Les nouveaux himalayistes se déclinent en deux groupes : les clients des expéditions commerciales, accompagnés par des guides et leurs équipes de sherpas, déboursant chacun de 30 000 à 40 000 euros pour l'Everest, et la catégorie des « sans-guides », amateurs plus ou moins éclairés. Ces derniers s'organisent entre eux pour partager le coût des permis et la logistique du camp de base, soustraitée aux agences locales, et emploient parfois des porteurs d'altitude. Ils profitent souvent du travail d'équipement de la montagne réalisé par les expéditions commerciales, contre un forfait. Sur l'Everest, par exemple, entre 2000 et 2006, deux himalayistes sur trois appartiennent à cette catégorie : on dénombre au total 1 800 grimpeurs venus dans le cadre d'expéditions « privées », employant 1 160 sherpas, contre 938 clients d'expéditions commerciales, accompagnés de leurs 996 sherpas et guides (8).

(1) Porteurs et guides himalayens, originellement issus d'une ethnie népalaise d'origine tibétaine.

(2) Selon l'expression du sociologue Michel Raspaud, dans *L'Aventure himalayenne. Les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde, 1880-2000*. [Presses] universitaires de Grenoble, 2003.

(3) *Ibid.*

(4) *Les Grandes Aventures de l'Himalaya*, JC Latès, Paris, 1981. Herzog fut le premier à gravir, avec Louis Lachenal, un sommet de plus de 8 000 mètres, l'Annapurna, le 3 juin 1950.

(5) Le 23 mai 1928, ce dirigeable italien faisant des repérages météorologiques, magnétiques et géographiques au pôle Nord s'écrase. Près de la moitié des membres de l'expédition décèdent dans l'accident.

(6) Michel Raspaud, *op. cit.*

(7) Elizabeth Hawley et Richard Salisbury, *The Himalaya by the Numbers. A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, 2007, téléchargeable sur www.himalayandatabase.com

(8) « Everest expeditions statistics 2000-2006 », www.adventurestats.com